

La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale ?

Documents à étudier

Document 1

Récit de M. Protin, marchand de cycles avenue de Laon à Reims, ancien du tour de France des années 1925. Ancien combattant de la guerre de 1914-1918 demeurant à Chavonne (Aisne) :

« Gochenée, Belgique, à 8 km de Givet, le 24 août 1914, c'est la retraite dite de Charleroi. Les troupes françaises qui se sont battues sur la position Dinant-Givet battent en retraite en masse compacte. Ce sont surtout des hommes des 43e, 45e et 2e Zouaves qui ont été massacrés surtout à Onhaye, ils étaient commandés par le colonel Pétain. Le général commandant le corps d'armée était Mangin, tout deux bien connus. Ces deux officiers se trouvaient donc sur les marches, lorsque Mangin me dit : « va plus loin » ; à ce moment-là une patrouille surgit, amenant un soldat français. Mangin demande : « Qu'est-ce que c'est ? ». Le soldat répondit : « C'est un soldat qui se cachait derrière une haie à la sortie du village, sans arme ». Sans poser de question Mangin dit : « Fusillez-le de suite ». Le soldat voulut parler mais fut emmené derrière la maison et 30 secondes après, une salve. Je suis allé voir le mort, il était couché au pied d'un pommier. Voici donc aussi un crime ; on ne lui a pas demandé son nom, ni posé de questions.

Après cette opération, j'ai revu le sergent et je lui ai demandé ce qu'il en pensait, il m'a répondu que le fait d'avoir abandonné son arme en présence de l'ennemi et de se cacher était assez pour être fusillé. Il est vrai que les hommes étaient lassés ; la moitié de leur régiment gisait dans la plaine entre Onhaye et Morville aux environs de la ferme Lepagnol. Il y eut là un cimetière de 20 000 Français et Allemands dont un quart de Français. Les Allemands ayant traversé la Meuse à Waulsort ont attaqué en masses compactes dans la nuit du 23 au 24. Le village de Onhaye fut repris 7 fois à la baïonnette et au son du clairon et à la lueur des incendies. Par la suite Mangin et Pétain sont devenus de hauts personnages. Le même jour vers 18 heures sur la route en direction de Treignes, à 7-8 km de Gochenée, un paysan appuyé sur sa fourche dit à un officier français : « Alors on fout le camp, on a peur des boches ». L'officier lance un ordre : « Sergent prenez 6 hommes et fusillez-moi ce type-là ». Le paysan, 50 ans environ, fut fusillé immédiatement. »

Source : ATTAL Robert et ROLLAND Denis, *La justice militaire en 1914 et 1915 : le cas de la 6^e armée*, Bulletin de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne, 1996.

Document 2

Deux extraits de lettres d'Émile Lesca, soldat du 34^{ème} régiment d'infanterie, présent sur le Chemin des Dames. Dans un premier extrait, en date du 13 décembre 1914, il s'adresse à sa sœur ; dans le second, daté de 1915, il écrit à sa mère et à ses sœurs.

1^{er} extrait

« (...) Te dire ce que nous avons souffert durant les quinze premiers jours qui suivirent notre prise du plateau, c'est impossible à décrire, il faut y être passé. Être là dans les tranchées à peine d'un mètre de profondeur à recevoir pendant le jour et la nuit les grosses marmites, c'est horrible. J'ai été couvert de terre combien de fois, des morts comme s'il en pleuvait et falloir rester là à attendre la mort sans manger et boire, car tout homme qui sortait de la tranchée était mort. Nous faisons nos besoins dans des boîtes que nous jetions au-dessus de la tranchée, enfin c'était épouvantable. Comment je m'en suis sorti vivant, je ne me l'explique pas. Petit à petit nous avons fortifié nos tranchées et nous sommes là toujours sur le même point, sur ce fameux plateau de Craonne. Nous ne sommes pas trop mal maintenant. Sûrement chaque fois que nous allons aux tranchées nous avons des hommes tués mais ce n'est pas comme au commencement. »

2^e extrait

« (...) Nous sommes munis de masques contre les gaz asphyxiants. Il faut être sauvage quand même pour envoyer de ces engins. Voilà que l'Italie s'y met. Ce n'est pas malheureux peut-être activera-t-elle la fin de cette affreuse guerre. Je lui souhaite car voilà dix mois que je lutte. La tombe du pauvre Robert Marquebielle¹ est à cent mètres de là où je suis. La tombe est très bien entretenue. Je vais y ajouter des fleurs. Vous allez sûrement voir Eugène en convalescence, ce brave Eugène vous l'embrasserez bien fort pour moi il m'a écrit deux lettres de l'hôpital, et je ne lui ai pas répondu. Décidément, je crois que je suis seul à être ici depuis le début des copains. Sylvain, René Poey, Eugène, Emile Naçabal, André le pauvre [illisible]. Ne chantons pas trop, peut-être recevrais-je à mon tour le coup dur. Je termine chère maman, en vous envoyant au son du canon des milliers de baisers. Votre fils et frère Emile. »

¹ : Robert Marquebielle, tué le 18 septembre 1914.